

Laudatio Prix SGE théâtre 2025, offert par la Ville de Genève

Une Vénus de 5743 ans de Olivia Sciky Trnka

Une grand-mère invalide, nue, telle une déesse de marbre, est allongée dans son lit. Cette Vénus, armée de sa fourchette-trident, n'a de cesse d'appeler sa petite fille qui ne vient jamais. Retenue dans son lit d'où elle ne peut s'extraire, elle soliloque, appelle les soignantes, rend état de sa situation de manière crue, délire, oublie et se rappelle.

Elle prend la décision de passer de l'autre côté, aidée de sa petite fiole, qu'elle boit comme un cocktail de Mastikha Rise en trinquant à son linceul. Un espace s'ouvre alors, en la présence du public qui devient un interlocuteur, êtres fantomatiques qui semblent peupler ce nouveau territoire où elle est entrée.

La pièce questionne ce que nous faisons de nos anciens, la façon dont on traite les fins de vie, la manière dont on lutte pour la dignité et l'amour, en particulier dans le contexte difficile et déshumanisé des homes pour personnes âgées.

D'entrée de jeu, le texte présente des tensions théâtrales qui prennent corps dans la situation : une femme âgée, pleine d'énergie, mais immobilisée ; elle s'adresse au monde entier, mais elle est seule dans sa chambre ; elle se présente comme une déesse, et c'est une vieille femme, qui n'entre donc pas dans les canons des imaginaires collectifs (et pourquoi pas ?!).

Les thématiques sont symboliquement rendues visibles à travers le personnage de cette déesse échouée sur son lit-cascade : la solitude, la dépendance, l'invalidité, la mémoire, le grand âge. Le texte nous renvoie des questionnements avec humour, douceur et cruauté. L'ambiance aux métaphores marines apporte une dimension poétique, parfois humoristique ou grotesque qui contraste avec le contexte trivial de la maison de retraite où elle passe ses derniers instants.

Tout au long du texte se développe cette tension entre langage imagé, parfois fleuri, tendre ou drôle et la vulgarité d'une situation terrible. Le langage fuse, avec cruauté et ironie, amertume et douceur, comme le poison que cette grand-mère-déesse avale au début du texte, le pentobarbital, commandé en ligne.

L'espace scénique est rendu palpable par le son hors scène présent dans les didascalies ainsi que par des annonces faisant penser à un hall d'aéroport ; par le lit-cascade, métaphore d'une nature bien éloignée de ce contexte où le personnage est contraint à vivre ; par ses odeurs et les sensations : le froid, l'huile essentielle mélangées aux serpillères, la puanteur, l'odeur de rose et de talc. Il y a dans cette pièce un aspect « trash » et sensible à la fois, où transpire en filigrane un profond respect pour nos aînés, pour leur histoire, leur mémoire, leur résilience.

Sans nul doute, le texte est théâtral, dans le sens que l'espace scénique fait partie intégrante de sa conception ; qu'il laisse des vides, des ouvertures, qu'il ne donne pas tous les

éléments. Il en appelle à la mise en voix et mise en corps. Le récit de cette nymphe d'Ephad se ponctue d'annonces de dépliants publicitaires, d'instantanés poétiques, ou de récits, proposant un rythme fait de cassures dans le style.

On y retrouve des pensées telles que : « Un champ de maïs devant soi à six ans, c'est une éternité »

Ou encore : « ils m'ont oubliée deux jours, sanglée comme un rôti »

« Je suis une déesse, après moi, le déluge ! »

Le texte est à la fois dur et tendre, humoristique et cruel, drôle et tragique, réaliste et transposé, oscille entre dignité et décadence, il joue sur les tensions et les contrastes.

Vu d'une manière plus large, il met en scène un personnage pouvant être porté par une comédienne âgée, ce qui est rare dans les pièces théâtrales, où les femmes sont encore trop souvent assignées à certains rôles, et en particulier, les femmes âgées qui sont souvent invisibilisées, si elles ne sont pas les nourrices ou les servantes dans les pièces de répertoire. Le personnage de cette vieille femme est attachant et l'humour dont elle fait preuve lui permet d'attaquer de front les thématiques liées au corps, aux fluides, aux contextes d'abandon que l'on connaît. Il est aussi question de la tendresse, de l'amour, de la jouissance.

On en apprend sur la vie passée de cette Venus, loin d'être une représentation d'une grand-mère de cartes postales. Elle a la « gnaque », vulgaire et politiquement incorrecte, elle peint des tableaux et écrit des poèmes. Elle cite les chinois ou les indous, elle ne sait plus, elle engueule le monde, et crache son amour à sa petite fille qu'elle appelle de tous les noms de poissons possible, de la Murène à la Baudroie, mais aussi Ma coquille d'Or, Mon anguille, Ma Dauphine, elle l'appelle sa « petite otarie » sur laquelle tout son amour « pourrait s'abattre sur [s]a joue et la broyer comme un œuf. »

Cette pièce sonne comme un cri d'amour et de rage. Un cri pour la dignité ou l'humanité de ces figures de femme souvent stéréotypées.

Pour toutes ces raisons, le Jury est heureux d'attribuer ce Prix Théâtre à cette *Une Venus de 5743 ans*, pour sa théâtralité, sa construction, son univers, ainsi que la thématique sociale qu'elle y développe. Un grand Bravo à Olivia Csiky Trnka, et puisse ce travail se prolonger sur la scène et ainsi trouver la réalisation complète pour laquelle il a été écrit.

Justine Ruchat, le 3 décembre 2025, *Laudatio* du Prix Théâtre SGE.